Vol. LI SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 8 MARS 1922 No. 16

ABONNEMENTS

Canada, par année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces

Par pouce ....50 sous

ANNONCE LEGALES

1ère insertion, par ligne ......12 sous
Chaque insertion subséquente 8 sous

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 35 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



LES HEROS OUBLIES

Le Père Hugonard, O.M.I.

Trente-trois années d'Ecole Indienne Industrielle, 1884-1917

Si jamais une haute taille, une allure vive et dégagée laissant soupçonner une énergie, une activité indomptables ont jamais été utiles à un pionnier de l'Ouest, elles ont servi le Père Hugonard durant tout le temps qu'il passa à la vallée Qu'Appelle.

Aux hommes bien nés, la valeur n'attend pas le nombre des années et devant un homme blanc, bien bâti, un Indien s'incline et respecte la force morale qui dans son esprit doit naturellement accompagner la force physique.

Si, à la haute taille du Père Hugonard, à sa belle corpulence, à son allure toute militaire qui le faisait se transporter rapidement d'un endroit à un autre dans son vaste établissement, semblant être partout à la fois, on ajoute une figure sympathique, un regard vif, pénétrant, embrassant toute une situation compliquée d'un seul coup d'oeil et y trouvant une solution, une bouche aux lèvres serrées, signe de fermeté, mais qui une fois ouverte pour parler laissait sortir une parole agréable, chaude, facile et poignante, on aura une faible idée de ce qui faisait qu'au premier aspect, l'on voyait en lui un homme supérieur.

Mais il faut avoir vécu avec le Père Hugonard et avoir vu à quel degré il possédait l'esprit d'observation, d'organisation et d'initiative, une grande énergie et une grande volonté, une puissante concentration et précision de la pensée, une rapidité étonnante de perception, un esprit logique, des idées abondantes, une mémoire toujours fidèle, et ajouter à toutes ces qualités celles qui lui venaient de son grand coeur pour comprendre que cette marque première de supériorité était plus que réelle et faisait de lui un homme supérieur dans toute la force du mot, un homme dont le souvenir restera à jamais inoubliable chez ceux qui ont eu la bonne fortune de vivre autour de lui ou de le connaître un peu intimement.

Depuis dix ans il était missionnaire à la vallée de Qu'Appelle, lorsque un événement heureux et qu'il convoitait allait enfin lui donner l'occasion de mettre à jour les magnifiques qualités de son esprit et de son coeur et donner enfin libre cours à l'activité débordante et au besoin de se dévouer qui se trouvait innée en lui.

NN. SS. Taché, Grandin et le Père Lacombe venaient d'obtenir du gouvernement la création d'écoles indiennes industrielles pour l'Ouest. Les résultats qu'avaient déjà obtenus le Père Hugonard pour la civilisation des quelques enfants Indiens qu'il avait à sa propre charge furent d'un grand poids pour l'obtention en 1883, de subsides du gouvernement, pour la fondation de l'école indienne industrielle de Qu'Appelle. Le Père Hugonard en choisit lui-même le site et présida au travail de sa construction. A l'automne de 1884 elle s'ouvrait à plusieurs enfants, et pouvait en recevoir une trentaine, seulement des garçons.

Le 21 octobre, arrivaient de Montréal trois soeurs grises, et une tertiaire franciscaine. Ces religieuses devaient devenir les grandes auxiliaires de l'oeuvre qui commençait et qui allait prendre un si rapide et si heureux développement. Ne peut-on pas en effet, dire avec raison que sans le concours des religieuses, cette oeuvre n'aurait jamais pu atteindre les résultats qu'elle a obtenus, résultats qui ont placé le Canada au premier rang des pays qui ont travaillé à la civilisation des tribus aborigènes.

Pour assurer le succès de cette école, il fallait recruter un nombre suffisant d'enfants. Le Père Hugonard commença alors cette série de courses dans les réserves, où il dut user de tant de tact et d'habileté et qui, malgré cela, ne furent souvent pas couronnés du succès qu'une si bonne cause méritait. Proposer à des Indiens, qui avaient vécu toute leur vie de la vie nomade et de la grande chasse au buffalo, de donner ou d'envoyer pour plusieurs années leurs enfants pour leur apprendre à vivre selon le raffinement d'une civilisation envahissante et surtout gênante, ne pouvait guère espérer de résultats immédiats. Cependant la première tournée du Père Hugonard et de l'agent du gouvernement qui l'accompagnait amena vingt-deux enfants à l'école naissante, non encore terminée. Les premières objections soulevées par les sauvages pour l'envoi de leurs enfants à l'école, furent variées et multiples; ils voulurent d'abord voir ce que l'on ferait de leurs enfants; ils s'objectèrent à ce qu'ils prissent les coutumes des blancs priassent comme eux de crainte d'en être séparés dans l'autre monde, à ce qu'ils marchassent deux à deux, ou fissent des exercices de marche qui en feraient des soldats, et à quantité d'autres choses. Il fallut au Père Hugonard et aux religieuses beaucoup de tact et d'habileté pour vaincre toutes ces craintes et ces méfiances.

L'école était à peine ouverte que les troubles de 1885 commencèrent, les Pères Hugonard, Decorby et St-Germain, qui se trouvaient depuis plusieurs années à la vallée de Qu'Appelle, usèrent de toute leur influence auprès des Indiens et Métis pour les maintenir en paix. A quatre milles de l'école se trouvait le fort Qu'Appelle; c'est là que le



Le R. P. Hugonard, O.M.I.

général Middleton établit son quartier général. A l'école, une commission composée de MM. Roger Goulet, Street, Forget et Côté, siégea pendant trois semaines afin d'entendre les réclamations des Indiens et des Métis; elle distribua à ces derniers des scripts ou titres légaux de terrain. En 1886 le nombre d'enfants était monté à quarante et il devenait urgent d'agrandir le bâtiment, mais quoique la demande en avait été faite au gouvernement, Sir Hector Langevin, alors ministre des travaux publics, l'avait refusée à cause d'une dépense imprévue de cinq millions qu'avaient nécessité les troubles de 1885. Cependant, le gouverneur du Nord-Ouest et commissaire des Indiens, M. Dewdney, vint à l'école; il y fut bien reçu et complimenté par les métis qui s'y étaient rendus en grand nombre et qui le félicitèrent de sa bonne administration. Se rendant compte de la nécessité de l'agrandissement de l'école, le gouverneur obtint en deux jours par télégramme l'autorisation de bâtir une addition de 4,000 dollars, ce qui permit de recevoir 75 garçons, et d'aménager le grenier pour recevoir quelques filles. La haute estime dont jouissait le gouverneur Dewdney parmi les Indiens et les Métis, encouragea le premier ministre Sir John Macdonald à le nommer ministre de l'intérieur et surintendant des affaires sauvages.

Le nombre d'enfants augmentait et cependant beaucoup de sauvages refusaient d'envoyer leurs enfants à l'école, objectant qu'on les faisait souffler dans de longs tuyaux, c'est-à-dire des instruments de musique, que les médecines des blancs n'étaient pas bonnes pour les enfants sauvages, qu'ils craignaient qu'ils ne tombassent en jouant sur les balançoires, etc, etc. C'est dire qu'il fallut pendant longtemps lutter contre les préjugés des sauvages.

Durant les premières années, outre les soeurs, le Père Hugonard avait pour l'aider un assistant laïque et un fermier, mais avec le développement que prenait de jour en jour l'école, ce personnel devenait insuffisant. Il avait en effet à s'occuper de tous et de tout; tous à l'école s'adressaient à lui et à tout moment; enfants, sauvages, agents du gouvernement. De plus les visites à l'école étaient très multipliées de la part des blancs et des sauvages, et il fallait une attention toute spéciale pour recevoir et traiter ces derniers, car chacun d'eux s'attendait à être traité comme s'il était le seul à qui on eut à répondre. Puis c'était toute une affaire que de dissiper leurs préjugés et gagner leur confiance; il y avait une moyenne de dix sauvages par jour qui venaient en visite à l'école.

Outre l'occupation ordinaire à l'intérieur de la maison, il y avait les voyages nécessaires dans les réserves pour recruter les enfants et tenir les parents dans de bonnes dispositions. Il y avait enfin la correspondance assez considérable de chaque jour. Malgré sa grande activité, le Père Hugonard n epouvait plus suffire. Il demanda au gouvernement un assistant religieux qui aurait la charge spéciale des garçons, ce qui lui laisserait tout le temps voulu pour s'occuper de la direction générale, de la formation morale des enfants et des voyages extérieurs. Sa demande fut acceptée et vers 1889, le Père Dorais, O.M.I., devenait le premier vice-principal de l'école.

Rendons de suite un hommage à tous ces assistants, ouvriers obscurs, mais zélés et qui ont été d'un grand secours dans l'oeuvre du Père Hugonard. Ce furent des Pères Dorais, Comeau, Jacob, Coutlée, Ruelle, Robillard, Geeelen, Hesse, Dallaire et Kalmès. L'un d'entre enx, le Père Dorais dort son dernier sommeil dans le cimetière du Juniorat de St-Boniface, après avoir passé près d'un demi-siècle dans les Missions du Nord-Ouest.

* * *

L'arrivée du chemin de fer dans les plaines de l'Ouest allait leur faire subir toute une transformation et bientôt des villes, des villages s'éléveraient sur les foins foulés par les camps des guerriers et les blés se balanceraient là où des milliers de buffalos mugissaient à l'aspect des chasseurs. La vallée de Qu'Appelle n'échappa pas à cette transformation.

Le site qu'avait choisi le Père Hugonard pour son école était à proximité de la Mission et situé à vingt-quatre milles de la station de Qu'Appelle. Cette proximité de la Mission fut d'un grand secours pour le développement de l'école, car les Pères de la Mission furent toujours des grands missionnaires pour les sauvages et travaillèrent avec zèle à leur évangélisation et à leur civilisation. Le Père Decorby, O.M.I., le premier missionnaire résident, l'avait placée sous le patronage de St-Florent, en mémoire du R. P. Florent Vanderberghe, O.M.I., visiteur en 1864, mais ce nom fut changé en celui de Mission du Sacré-Coeur sur la demande du Père Lebrt, O.M.I., qui en automne 1884 avait charge de la Mission.

Vers 1889 on faisait le rapport suivant sur l'état de la Mission: quatre prêtres résidents, une église et un presbytère nouveaux ont remplacé les vieilles constructions. Un Père réside dans chacune des principales Missions sauvages, de trois à quatre mois par année, et le reste du temps est employé par les missionnaires à courir çà et là après les groupes dispersés, la population civilisée est d'environ un millier de catholiques, les sauvages baptisés, deux cents à peine, il y aurait 28 postes à visiter, et sept langues devraient être parlées, le francais, l'anglais, le hongrois, le cris, le sauteux, le sioux et l'assiniboine. Outre l'école industrielle, trois écoles pour les blancs sont fréquentées par cent quarante enfants, deux écoles pour les sauvages sont fréquentées par près de cent enfants. On ne peut que difficilement de nos jours se faire une idée de ce qu'il fallait de travail aux missionnaires dans ces immenses plaines presque désertes pour acquérir la connaissance des langues, courir en tous sens et en toutes saisons auprès des familles dispersées et traiter avec des tribus, des groupes de nations nullement en harmonie de moeurs, d'habitudes et d'idées. Le plus souvent c'étaient à eux à tout organiser, car rien ne se faisait sans eux. Rendons donc un hommage à tous ces missionnaires qui ont travaillé à la Mission de Qu'Appelle et qui ont aidé par là l'oeuvre du Père Hugonard. Ce sont les Pères Lebret, Favreau, Campeau, Page, Prisque Magnan, A. Chaumont, Bousquet, Beys, Van Gistern, Marion, Péloquin, Carrière et les Frères Doyle et A. Sylvestre. Quatre d'entre eux ne sont plus, ils ont passé en faisant le bien et recueillent aujourd'hui la belle récompense méritée par leurs sacrifices et leurs travaux: ce sont les Pères Lebret, A. Chaumont, Von Gistern, et le Frère Doyle.

* * *

Le Père Hugonard, quoique principal de l'école, garda toujours une grande sollicitude pour la Mission; bien qu'il n'y exerçât aucun ministère particulier, le dimanche il était à la disposition de la Mission pour les offices et très souvent il officiait à la grand'messe; là il se sentait dans son élément, il y prêchait en français et en anglais; pour ne pas fatiguer les fidèles par des redites il prêchait ordinairement sur l'Evangile du jour dans une langue, sur l'Epître dans l'autre. Dans ses sermons il aimait à revenir sur la nécessité de la prière et surtout de la prière publique. Il avait la parole facile, abondante et surtout une grande conviction qui se communiquait à ses auditeurs.

Bien qu'il ne fut pas un Oblat de la toute première heure, ayant fait son noviciat dans cette célèbre maison de N.-D. de l'Osier où passèrent tant de grands apôtres, missionnaires, théologiens ou prédicateurs de grandes missions, il avait conservé du contact de ces grands maîtres quelque chose de leurs qualités.

On sait que Mgr Taché dut sa vocation à la vue des premiers Oblats, qui, ar-



La Vallée de Qu'Appelle

COEUR D'ENFANT

Je fus témoin, certain jour de printemps, d'un fait si touchant et qui me fit une telle impression, que je m'empressai de le noter, afin d'en pouvoir faire partager la saveur à mes lecteurs, et surtout à mes mamans lectrices. Il prouvera qu'il existe encore de par le monde de petits enfants ayant un grand coeur. De ces petits dont le Christ aimait à s'entourer quand Il disait: "Laissez venir à moi les petits enfants."

Enfant mignon, qui me donnas cette douce joie, je te bénis, mais combien plus encore ta sainte et vénérable mère qui sut déposer dans ton petit coeur, et surtout faire germer la semence divine de la charité chrétienne.

Et voici le fait dans toute sa candeur et simplicité, car j'enlèverais de la suavité du récit en y mettant des peintures trop vives: les parfums les plus discrets sont toujours les plus onctueux.

Le petit garçon avait quatre ans, oui, depuis quatre ans seulement le mignon souriait à sa mère. Joli enfant aux blondes boucles, et dont les yeux réflétaient l'immensité du ciel et de l'océan; lèvres vivantes, appelant le baiser maternel, et pareilles à de belles cerises mures écrasées. Certes le Créateur dut se servir du jus de ces fruits pour colorer cette petite bouche mignonne. Il était vêtu d'un costume bleu foncé au large col marin, et portait, posé sur le côté, un béret où se lisait le nom: S. S. France.

Et l'enfant se promenait, tenant à la main un superbe chou à la crème qu'il regardait de temps en temps et craignait l'entamer, de peur d'en briser les contours gracieux, et aussi, je crois, de crainte de le voir trop vite disparaître.

L'enfant s'arrêta, s'assit sur le vert gazon, afin de déguster sa friandise, et il allait y mettre les dents, quand à deux pas de lui, il vit, le regardant d'un oeil d'envie un petit pauvre tout couvert de haillons. Et leurs regards se croisèrent. Oh. . . ces regards, jamais je ne les oublierai.... Chez le petit pauvre, ces yeux qui semblaient supplier et qui mangeaient le gâteau.... Chez le petit riche, la pitié se peignait dans le regard, et l'on pouvait très bien voir la lutte intérieure entre le désir de donner de son gâteau à son frère malheureux, et la grande envie qu'il avait de le manger....

"—En veux-tu," dit celui-ci?

"Oh.... oui, j'en veux...." Et notre blondinet, brisant en deux le chou à la crème, en soupesa chacun des morceaux, et finalement en donna le plus gros au petit pauvre.... Il ne l'avait pas donné, que déjà il était disparu....

—C'est bon, dis? —Oui, c'est bon.... —Tu n'en manges pas souvent? —Oh.... jamais. —Alors, tiens...." Et l'enfant donna au petit frère pauvre le demi gâteau qu'il s'était réservé.....

Oh! riches, heureux de ce monde, quelle leçon vous donne cet enfant.... Il ne donne pas son superflu, lui, il ne donne pas ce dont il peut se passer, non, non, il donne tout, oui, tout. Ne croyez-vous pas que pour cet enfant, ce gâteau était une fortune? Et pourtant, il donne cette fortune.

Non, Dieu ne vous demande pas de donner tout, riches, mais Il vous demande une petite partie de ce qu'Il vous a donné en dépôt.... Donnez, fortunés de ce monde, et n'oubliez jamais que celui qui donne au pauvre prête à Dieu....

Merci, enfant, pour ta leçon....

A. C. de la Lande.

On demandait à un ministre de faire un sermon sur la tempérance. Après avoir quelque peu discuté, il ajouta: "Dans tous les livres saints, il est parlé de deux boissons seulement: le vin et l'eau.... Le vin est pour l'homme et lui réjouit le coeur. L'eau est pour les ânes bâtés.... A vous, mes frères de faire votre choix....

LES HEROS OUBLIES

(Suite de la page 1)

rivés de France la veille priaient dans la cathédrale de Montréal, et aux sermons qu'ils firent quelques jours après à Boucherville. Il fallait bien que ces Pères Honorat et Felmon, les premiers religieux que le Canada voyait depuis la conquête du pays par l'Angleterre, eusent réellement le feu sacré pour qu'ils aient ainsi imprimé une direction à la vie du futur Mgr Taché et l'aient décidé à se faire religieux, lui qui par sa situation de famille, ses talents variés, aurait pu tout en restant dans le monde, parvenir aux positions les plus élevées.

On comprend facilement que le Père Hugonard, sorti du même milieu, ayant étudié sur les mêmes banes ait apporté au Canada quelques étincelles de ce feu dévorant qui a remué tant de missions catholiques du monde entier devenues la gloire de l'Eglise et le germe de tant d'idées françaises.

(A suivre) G. C.

IDYLE D'AUTOMNE

Sous la pluie de feuilles d'or et de feu tombant des bois d'automne, ils s'étaient rencontrés. Leurs deux coeurs brisés s'étaient reconnus, et attirés par cet aimant que l'on nomme la souffrance et la pitié, ils s'étaient juré une éternelle amitié.

Ils avaient bien souffert tous les deux et en étaient arrivés à ce détour du chemin où le coeur ne peut plus battre seul, ayant trop perdu de sang, et demande un soutien...

Ils s'étaient rencontrés, ces deux coeurs, et sous la pluie de feuilles d'or et de feu, ils s'étaient donnés....

Qu'ils avaient donc pleuré tous les deux: lâches abandons, indignes calomnies, serments trahis.... leur âme avait été traînée parmi les épines et les ronces que pourtant cachaient des roses, et quelles roses.... Et maintenant qu'arrivait tout doucement l'automne de la vie, ils se sont rencontrés sous la pluie de feuilles d'or et de feu.... Ils se sont donnés sans réserves, ces deux coeurs....

Puis le soir au coin du feu, alors que dehors rugit le vent et mugit la tempête, ils sont là tous deux, repassant leurs chagrins, et se mettant mutuellement sur les blessures de leur coeur meurtri le doux baume de l'amitié.... Ils se regardent, et ce regard les console et bien mieux que les paroles apaise les brulures du passé.... Ils savent, ils sentent qu'ils s'aiment, mais non de cet amour charnel qui souvent fait rougir, non, mais de cet amour vrai et chaste qui s'est épuré dans le creuset de la souffrance: de cet amour qui dit du fond du coeur: j'aime ton âme, j'aime ton coeur, ton bonheur à moi est de te voir sourire, que tu ne pleures plus et je me croirai au ciel ..." Ils se consolent tous deux auprès du foyer, tandis que dehors tombent les feuilles d'or et de feu....

Et quand s'apaise la tourmente, que la nuit descend et qu'au ciel scintillent les étoiles, à deux ils vont à l'aventure, errant au hazard de leurs pas. Ils causent peu et s'ils causent c'est tout bas... ils ont peur de troubler le silence de la nuit qui leur permet d'entendre parler leurs coeurs: C'est dans le silence des lèvres seulement que l'on ouït les paroles du coeur. Et celles-ci sont si douces et si tendres, que dans un élan spontané, tous deux se serrant la main ils se disent, levant vers Dieu leur âme: "O Dieu, je vous bénis, je vous aime, pour avoir mis sur mon chemin cette âme amie, Oh.... oui, je vous bénis, mon Dieu, et vous remercie....

Et autour d'eux tombent les feuilles d'or et de feu, mais cette fois, en tombant elles chantent les petites feuilles....

A. C. de la Lande

UNE PERLE

Saint Vincent de Paul apprend un jour qu'une fête splendide se prépare à la cour d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, à laquelle il avait souvent donné des conseils. A ce titre, le Saint avait ses entrées à la cour, quels que fussent l'heure et le moment.

Il est préocupé de la reine, qui dépense tant d'argent pour plaire aux vaniteux de ce soir-là, et des enfants trouvés qui vont mourir de faim si l'on cesse d'être généreux.

Il arrive jusqu'apx salons avec sa pauvre robe, sa barbe rude et ses cheveux blancs. Les courtisans parfumés se mettent à sourire.

—Reine, dit-il vous allez à une fête. Il me tarde, à moi aussi, de procurer une fête aux petits oiselets mourant de faim et de froid dans leurs nids, et qui sont les enfants trouvés. Mes mains sont vides; mais bénie soit leur misère pour vous, car vous n'avez jamais refusé de les secourir.

Anne d'Autriche avait l'âme grande et sensible. Elle se regarde et rougit de son luxe, et, détachant les pierreries de son front, les bracelets de ses poignets, elle jette le tout dans les mains du pauvre prêtre.

—Que faites-vous? dit une dame. Vous vous privez de ces magnifiques perles, et un pareil soir. Votre coiffure est tout en désordre. Comment réparer cela.

Mais sans s'émouvoir, la reine cueille une rose parmi les bouquets disposés dans les salons, et la passant dans ses cheveux:

—Cette rose est-elle laide? Cela ne vaut-il pas les bijoux travaillés par la main des hommes?

Et puis, voyant briller une larme dans les yeux du Saint chargé de ses parures, elle ajoute:

— Quelle perle, du reste, aurait l'éclat d'une seule larme tombée des yeux de M. Vincent?



AVIS RE ARRERAGES DE TAXES

La vente des terrains pour arrérages de taxes aura lieu vers le 30 avril prochain

Tous les terrains sur lesquels il y aura plus d'une année d'arrérages seront vendus à cette date; la préparation de cette liste est déjà commencée et ce travail sera terminw vers le 31 mars. Si vous avez des paiements à faire veuillez communiquer immédiatement avec le trésorier ou avant cette date afin d'éviter les frais.

Le trésorier est autorisé à recevoir des paiements en à compte.

J. C. DUSSAULT,
Trésorier.

2 ins.

Ce qu'il faut donner aux poules pour qu'elles pondent bien et qu'elles rapportent bien

Pour que les poules donnent tous les oeufs que l'on attend d'elles, il faut leur donner les meilleurs soins. La chose qui a le plus d'importance sous cé rapport set l'alimentation. Pour qu'une poule soit bien nourrie, il faut lui donner des grains ronds ou moulus, de la verdure, de la nourriture animale, une bonne provision d'eau, du gravier et des coquilles d'huitres; la nécessité de toutes ces choses a été démontrée par des es- Dans son bulletin "Lalimentation des volailles" l'assistant à l'aviculteur du Dominion, dit que le charbon de bois est également avantageux. Ce bulletin qui traite du sujet d'une façon très complète, et une autre publication de la même organisation mais d'un autre auteur, le régisseur de la station expérimentale de Cap-Rouge Québec, sur "Les avantages comparés des déchets de boeuf et du lait écrémé pour la ponte" donnent à peu près tous les renseignements que peuvent désirer les gens intelligents qui désirent réussir dans l'élevage des volailles. Une conclusion à laquelle sont arrivés les deux auteurs, c'est que le grain seul ne suffit pas pour l'alimentation des volailles: il leur faut également de la nourriture animale ou minérale sous une forme quelconque. Les plus utiles de ces nourritures sont les os vert-broyés, les déchets de boeuf et le lait écrémé: les deux derniers doivent avoir la préférence. De ces deux, c'est le lait écrémé qui stimule le mieux la ponte. On peut le donner sûr ou doux, mais il faut qu'il soit toujours doux ou toujours sûr, sinon il en résulterait des dérangements des intestins; pour la même raison, les os verts broyés doivent être donnés avec modération, et absolument frais. Il a été démontré par des expériences que les déchets de boeuf et la farine de viande valent les os verts broyés et la viande, et sont plus riches en protéine. Pour les petites basses-cours, les restes de table avec du grain suffisent mais les basses-cours de ferme ont besoin de quelque chose de plus, car elles ont un parcours plus grand et plus varié. Un autre point important que l'aviculteur doit observer est la régulariét dans l'alimentation, qu'elle que soit la méthode que l'on suive. Les légumes de jardin, les trèfles et la luzerne, bien séchés, et les tubercules comme les topinambours, conviennet tout spécialement pour l'alimentation d'hiver. Les grains germés spécialement l'avoine, tiennent les volailles de reproduction en bon état.



NOUVELLES LOCALES

M. le sénateur Aimé Besnard est parti Samedi dernier pour Ottawa.

Le 9 courant à 4 heures aura lieu à l'hôtel de ville l'assemblée du Relief committee.

Partie de cartes, dimanche prochain le 12 courant à l'Union Canadienne. Entrée 25 sous.

Le 24 mars prochain commencera une retraite générale pour la paroisse de Saint Boniface.

M. Adrien Potvin est parti la semaine dernière pour continuer ses fonctions de traducteur au Sénat.

Mr. Jacques Leroux de St-Claude est parti pour Paris. Il s'embarque à bord de la Lorraine le 11 courant.

Monsieur A. C. de la Lande a donné sa démission de la Boulangerie belge, désirant se donner en entier au journalisme.

M. et Mme David Marion ont laissé Saint Boniface la semaine dernière pour aller ouvrir un magasin à Morris, Manitoba.

Monsieur A. Chouinard a transféré sa cordonnerie de la rue Dumoulin au 450 de l'avenue Taché. Nous lui souhaitons bonne chance.

La Législature Provinciale a passé une loi permettant les chemins de fer de transporter des voyageurs aux plages des lacs, le dimanche.

La coupe Cyr a été jouée hier 5 courant entre St. Pierre et le Collège St. Boniface. St. Pierre a perdu par 4 - 3. En conséquence la coupe reste à St. Boniface.

La Ville de Saint Boniface aura probablement du Gouvernement Provincial la somme de $150.000.00 pour encourager la construction ce printemps dans notre ville.

Nos édiles vont de l'avant.... Ils ont accordé la somme de $200 à l'association d'horticulture à l'effet que celle-ci distribue cette année des prix pour les meilleurs horticulteurs.

Il y aura quarante ans lundi dernier que Sa Grandeur Mgr Taché arrivait d'un voyage à Montréal, accompagné de M. C. A. Gareau qui venait ouvrir un magasin de tailleur à St. Boniface.

On annonce de Belgique le décès du R. P. Castelein, S. J., ami intime de S. E. le Cardinal Mercier et de S. M. Albert 1er., il était une des grandes figures de la Belgique. Il a publié de très nombreux volumes de grande valeur Le Cardinal et le Roi étaient officiellement représentés aux funérailles. Il est l'oncle de notre collaborateur A. Castelein de la Lande.

"PATER NOSTER"

Le vendredi soir, les sept barques de pêche étaient sorties du petit port breton de Kermaror. Le temps était calme et la brise légère, une jolie journée de fin d'octobre, avec un ciel nacré, une mer somnolente où se laissaient paresseusement bercer les mouettes blanches. Le pauvre hameau semblait tout brave au soleil couchant, avec sa vieille église dont le clocher se découpait en dentelles bizarres sur le clair azur, et sa ceinture d'étroits jardinets, dont les chrysanthèmes d'or, les dahlias pourpres et les marguerites d'automne fleurissaient au souffle tiède de l'océan.

On devait pêcher dans les parages de l'île de Sein, en vue de l'éperon terrible du Finistère. Tous les hommes étaient partis, et les garçons et les garçonnets. Il ne restait à terre que les femmes et les plus jeunes enfants, le curé et le sonneur, un vieux pêcheur, Yvonnec, qui, ayant une jambe de bois, ne prenait plus la mer.

Ils partirent gaiement. En vain la vieille Claudine, dont le mari et les quatre fils avaient été rejetés un soir par la tempête, les yeux fermés pour toujours, sur la grève des Trépassés, hochait sa figure ridée et morte, en disant d'un ton de colère sourde que c'était tenter le bon Dieu que de mettre à la voile un vendredi. Personne ne l'avait écoutée. Le baromètre de M. le Curé était d'ailleurs au beau fixe. Et puis le voyage serait très court. On rentrerait le lendemain avant la nuit, avec une pêche abondante qui permettrait de sanctifier le dimanche. C'est à peine si les femmes avaient dit adieu à leurs hommes. Seule, cette vieille sibylle de Claudine était allée tout au bout de la jetée de pilotis, et, assise contre le grand crucifix de bois, ses cheveux gris secoués par le vent, les épaules serrées dans un châle noir, immobile, elle avait suivi du regard, jusqu'à la nuit, avec une tristesse morne, les sept voiles blanches qui s'abîmaient dans la brume roussâtre de l'horizon.

La nuit fut bonne. Mais le samedi, vers midi, le vent fraîchit, le ciel se ternit, la mer moutonna, impatiente, méchante, et courut plus vite au rivage, où elle jetait des bouquets d'écume; puis de longs nuages livides s'avancèrent du nord-ouest en cortège de plus en plus pressés; un bruissement grave, continu, toujours plus fort, grondait au large; le vent avait des accès de rage brusque qui irritait la fureur des vagues de plus en plus hautes. Les femmes se tinrent tout l'après-midi rangées le long de la plage muettes, tenant par la main leurs petits garçons et leurs fillettes; pas une voile ne se montrait au loin. La vieille Claudine, courbée et frissonnante, rampa jusqu'au milieu de la jetée; au crépuscule elle était encore là, face à face avec la haute mer déchaînée, ramassée sur elle-même et toute noire, aux lueurs sépulcrales de la tempête.

Cette nuit, les lampes veillèrent jusqu'à l'aurore dans les pauvres chaumières de Kermaror.

Au matin du dimanche, l'ouragan redoublait encore de violence. La mer bondissait jusqu'aux jardinets, dont elle arrachait et broyait les dernières fleurs, le vent semblait tomber du ciel, tel qu'une masse énorme qui s'écroule tout d'un coup: les lames, droites comme des murs, souffletaient le crucifix de la jetée; des torrents de pluie dérobaient parfois la vue de l'océan, et toujours là-bas, vers le Raz, là où les pêcheurs luttaient contre la mort, grandissait comme un roulement de tonnerre, et, plus près, des rochers de la côte fouettés par le flots, s'élevait une clameur aiguë, désespérée, presque humaine.

Alors les femmes n'eurent plus le courage de regarder la mer. Elles montèrent en lente procession à la petite église. Yvonnec sonna la cloche pour l'heure de la Messe. La cloche était fendue et sa voix cassée ajoutait au tumulte de l'orage une lamentation d'agonie.

L'église était douloureusement sombre et triste. Près de [illegible] latérale, ouverte du côté [illegible] la chapelle de Sainte-Anne, isolée du reste de l'édifice, s'enfonçait comme en une grotte profonde. Les femmes allumèrent de minces cierges jaunes devant l'autel, et s'agenouillèrent avec les enfants aux pieds de la bonne Dame de Bretagne. Elles essayèrent de prier, mais les paroles ne venaient plus à leurs lèvres. Les vieilles se tenaient inertes, presque farouches songeant aux naufrages du temps de leur jeunesse; les plus jeunes pleuraient silencieusement. Le vent et la pluie faisaient frémir les vitraux délabrés de l'église. A l'entrée du choeur, un vaisseau de haut bord, *ex voto* très ancien et très naïf, suspendu à la voûte, avec son capitaine tout doré, debout au banc de quart, se balançait indolemment. Le choeur, le maître-autel et la nef du milieu recevaient de tous ces petits cierges, dont la lumière vacillait autour des pilliers, un rayonnement mélancolique.

Le petit Enogat, l'unique enfant de choeur, agita la clochette, et le curé incliné devant l'autel, récita le *Confiteor*. Depuis près d'un demi-siècle que le pauvre prêtre était recteur de Kermaror, jamais il n'avait vu temps plus horrible. De tous ces pêcheurs qu'il avait baptisés ou mariés, combien reparaîtraient au village? Et les mères, et les veuves, et les orphelins, par quelle merveille de charité lui, si dénué de toutes choses, pourrait-il soutenir leur misère? C'était bien une messe des morts qu'il allait célébrer; on avait revêtu, en signe de deuil, la chasuble violette, et dans son trouble, les yeux pleins de larmes, il feuilleta lentement le missel à la gauche de l'autel, cherchant d'une main qui tremblait les oraisons, l'épître et l'évangile du jour.

Un coup de vent plus formidable fit tressaillir l'église; la porte s'ouvrit sur la mer, et le vieil Yvonnec, tête nue, tout ruisselant parut au seuil; d'un grand geste d'épouvante, sans dire une parole il signalait à l'extrême horizon, à la rencontre du ciel ténébreux et de la mer blanchissante, trois ou quatre points noirs qui montaient, retombaient, s'engouffraient tour à tour. N'était-ce point les pères, les maris, les fils et les frères qui périssaient là-bas? Les femmes entraînant leurs petits, sortirent en toute hâte, comme pour montrer du rivage aux mourants, à leur dernière minute, les figures bien-aimées. Enogat, dont le père était parti avec les autres, s'enfuit éperdu par la sacristie. L'église demeura vide, tandis que le vieux recteur, qui n'avait rien vu ni rien entendu, lisait d'une voix brouillée une épître de saint Paul aux chrétiens de Rome.

A ce moment, la porte s'ouvrit encore, et une petite fille de dix ans, tout en noir, trempée de pluie, sa coiffe de mousseline flottant sur le cou, les cheveux dénoués, se glissa timidement dans l'église. Et elle traînait un antique parapluie de laine rouge, aussi haut qu'elle, et marchait chaussée de sabots, qu'elle retira tout aussitôt, par respect pour la maison du Seigneur. Après avoir appuyé contre la muraille son parapluie, elle gravit les deux marches de l'autel de Sainte-Anne, baisa la nappe et y déposa un bouquet de marguerites flétries par la tempête; elle sortit de sa poche un reste de cierge, plus petit et plus chétif que son petit doigt, l'alluma gravement et le rangea parmi les autres, puis, sans bruit, pénétra dans la nef obscure et s'agenouilla sous la chaire, les mains jointes sur le giron, toute pâle, afin d'assister à la Messe.

Le Curé, abandonné par son jeune clerc, avait porté lui-même le missel à la droite de l'autel. Il lisait l'Evangile selon saint Jean, la guérison de l'enfant mourant de Capharnaum. Aux paroles de Jésus: "Si vous ne voyez des signes et des miracles, vous ne croyez pas", le vieux prêtre, peu soucieux du rituel, avait ajouté, se tournant vers le crucifix: "Encore un miracle, mon Dieu, au nom de votre Passion et de votre couronne d'épines, au nom de votre Mère!" La petite fille entendit et soupira tout bas: "Ainsi soit-il!" Elle n'avait plus ni père ni mère, mais seulement son frère Patrice, un garçon de quinze ans, sa seule famille au monde. Tout à l'heure, elle avait eu une peur si grande de l'océan, où se débattait Patrice, qu'elle s'était réfugiée dans l'église. Et elle trouvait très convenable que, ce jour-là, pour mieux se faire comprendre, le Curé parlât de temps en temps français au bon Dieu.

Quand il eut achevé de lire l'Evangile, le Curé se tourna vers la nef, et dit:

—Mes enfants, il faut prier pour ceux qui sont au péril de la mer. Récitons ensemble un *Pater*, afin que Jésus-Christ prenne en pitié les naufragés.

Et il commença l'oraison: *Pater noster!*

Pas une voix ne s'unissait à la sienne. Le vent et la pluie battaient toujours les vitraux dans l'ombre des voûtes. Il pensa que les femmes étaient toujours groupées à l'autel de Sainte-Anne, dans l'encoignure de l'église, cachées par les piliers, et répéta sur un ton plus fort:

Pater noster, qui es in coelis.

Mais de la chapelle, où les petits cierges s'éteignaient l'un après l'autre, aucun écho ne répondit.

Le prêtre se demanda si l'ange de la mort n'avait point emporté entre ses bras la paroisse entière. Pour la troisième fois, il cria, avec une grande angoisse, dans le désert de son église: *Pater noster, qui es in coelis, santificetur nomen tuum!*

Alors, du fond de la nuit, la voix de la petite orpheline s'éleva, très pure:

Adveniat regnum tuum; fiat voluntas tua sicut in coelo et in terre!

Et quand elle fut à la fin de la prière, la voix s'éteignit en un sanglot.

Mais la supplication de l'enfant monta par delà la tempête, plus haute que le grondement rauque des flots, plus sonore que la plainte sifflante du vent, jusqu'au Père qui est aux cieux. L'océan s'adoucit peu à peu et, le soir du dimanche, les sept barques, tirées à la corde d'un bout à l'autre de la jetée par le recteur, le sonneur et toutes les femmes et tous les enfants mouillés jusqu'aux os, échouèrent l'une après l'autre sur la plage de Kermaror. Les mâts étaient rompus, les voiles déchirées, les filets et les poissons perdus, mais personne, ni vieux ni jeune, ne manquait à l'appel.

E. GEBHART,
de l'Académie française
(*L'Etoile Noëliste*)